

## **Varujan Vosganian: Le Livre des chuchotements**

### **Chapitres sept et huit**

Traduction: Marily Le Nir et Laure Hinkel

Editions des Syrtes, Genève, 2013

#### SEPT

– Ne touchez pas à leurs femmes, avait dit Armen Garo. Ni aux enfants.

Tous les membres de la Mission spéciale s'étaient rassemblés au siège du journal Djagadamard. Ils avaient été soigneusement sélectionnés un à un. Puis on avait gardé dans le groupe ceux qui avaient déjà participé à ce genre d'action, que ce soit pour leur propre compte ou dans des embuscades. «Je n'ai confiance qu'en ceux qui ont déjà tué», avait décidé Armen Garo.

Ils reçurent les photos des gens qu'ils devaient débusquer dans leurs cachettes.

Celles-ci pouvaient se trouver n'importe où, de Berlin à Rome et jusque dans les steppes de l'Asie centrale. Talaat Pacha, le ministre de l'Intérieur, aux épaules larges et au cou épais, avait un corps robuste, dont la tête, avec son menton carré et les mâchoires prêtes à déchiquer, semblait plutôt être le prolongement de sa poitrine puissante. Et, au bas de la photo, ses poings deux fois plus grands que ceux d'un homme normal trahissaient son agressivité.

Auprès de lui, fragile et les traits fins, son épouse, en robe blanche, avec un chapeau de dentelle à la mode européenne, si différent du fez du pacha. Puis Enver, menu, grandi par les talons hauts de ses bottes. Regard hautain et doigts fins, pinçant le bout de ses moustaches, fier de ses broderies cousues de fil d'or de commandant de l'armée et qui, retombant en abondance de ses épaules et couvrant une partie de sa poitrine étroite, cherchaient à masquer ses origines modestes de fils d'une femme qui, pour l'élever, avait pratiqué un des métiers les plus méprisés, celui de laveuse de morts. Sur une des photos, son bras mince, possessif et pourtant timide, enlaçait la taille délicate de son épouse Nadjeh, princesse du harem impérial et donc fille du sultan. Enver, fils de la laveuse de morts et gendre du sultan, s'efforçait de paraître altier, les traits figés, entre les portraits de ses idoles, Napoléon et Frédéric le Grand. Djemal Pacha faisait figure de Lépide dans ce triumvirat belliqueux. Avec son

aspect ordinaire, n'eût été ses épaulettes de ministre de la Marine, il serait passé tout à fait inaperçu, bien qu'il fût de son mieux pour marcher sur les pas de Talaat en matière de brutalité et imiter l'arrogance d'Enver. Ensuite, le docteur Nazim et Bekhaeddin Sakir, les idéologues du parti Union et Progrès, qui avaient eu l'idée de faire libérer les criminels des prisons, de les enrôler dans l'armée pour surveiller les convois d'Arméniens et les massacrer au moment décisif. Nous ne savons si leurs femmes à eux étaient belles, elles étaient rondelettes, avaient les cheveux noirs, mais on distinguait mal leurs traits, car les seules photos conservées du temps de leur jeunesse les représentent le visage couvert d'un voile, pleurant au chevet de leurs maris couchés dans un cercueil, après que le groupe de justiciers eut achevé sa mission. Et puis il y a les autres, Djemal Azmi, le préfet de Trébizonde, Bekhboud Khan Djivanchir... Armen Garo brandit les photos de Talaat et d'Enver avec leurs épouses. Il regarda ses hommes tour à tour: Solomon Tehlirian, Aram Yerganian, Archavir Siraguiyan, Khratchi Papazian, Missak Torlakian.

– Ne tuez pas les femmes, répéta-t-il. Ni leurs enfants.

– Avant tout, ils ont tué notre poète, dit Chavarche Missakian.

Le siège du journal avait échappé au désastre comme par miracle. D'ailleurs, pour tous les Arméniens de la capitale, après le massacre commencé le 24 avril 1915, quand des centaines d'intellectuels avaient été arrêtés et la plupart assassinés, la révocation de l'ordre de déportation fut considérée comme un miracle. Ils devaient partager le destin des autres communautés arméniennes, être chassés de leurs maisons et dépouillés de tous leurs biens, mais subirent un sort plus dur, car, à la différence des Arméniens de Van, Sivas ou Adana, ils traversaient en convois tout le plateau d'Anatolie, vers les déserts de Syrie, et là, quand ils n'étaient pas exterminés par les troupes de criminels armés ou par les bandes de nomades, ils mourraient de faim et de froid au coeur des vastes camps de tentes improvisées dans le désert, où les gens tombaient victimes de la chaleur brûlante du jour et du gel de la nuit qui se les partageaient à part égale. Interdit en avril 1915, l'organe central de presse de la Fédération révolutionnaire arménienne, appelé alors Azadamard, reparut en 1918 sous un nouveau nom, qui évoquait cependant le premier : Djagadamard. À cette époque, Chavarche Missakian en était le rédacteur en chef et était venu

reprendre ses fonctions. Il restait dans son coin, il ne faisait pas partie de la Mission spéciale, mais il avait une autorité indispensable à Armen Garo et Chakhan Natali. Une autorité qui n'émanait pas de sa stature, avec son épaule gauche penchée et sa tête de travers, mais justement du manque de toute allure impressionnante. Son infirmité en imposait aux autres parce qu'elle rappelait l'obstination avec laquelle il avait résisté aux tortures dans la prison militaire où il avait été incarcéré en mars 1916 et d'où, quelques mois plus tard, il s'était arraché des mains de ses tortionnaires en se jetant dans la cour intérieure, du haut du troisième étage. Il avait survécu à ses graves blessures et avait été libéré le 27 novembre 1918, lorsque les troupes alliées occupèrent la capitale. Mais son corps, aux os brisés, avait pris sur lui tous les travers du monde, rappelant à tous qu'il en avait fini avec la peur de la mort.

Leurs ennemis savaient que pour les anéantir en tant que peuple il fallait absolument assassiner le Poète. Pour un peuple menacé et opprimé, le Poète devient un guide. Daniel Varujan avait été arrêté en même temps que les autres intellectuels le 24 avril 1915. Il fut attaché à un arbre et lapidé, puis laissé aux bêtes et aux esprits de la nuit. Certaines légendes prétendent qu'il est vivant et, au moment de l'incendie de Smyrne, il y eut des témoins pour raconter qu'ils avaient vu un instant son image dans les miroirs en flammes. La seule chose vérifiable, parmi toutes ces légendes sur la résurrection de Daniel Varujan, est que si l'on sait où se trouve le lieu où il endura la passion attaché au tronc d'un arbre, donc à une croix vivante, on ne connaît pas l'endroit de son tombeau. Tout en ayant la preuve de sa mort et même en connaissant le nom de son bourreau – Oghouz Bey, commandant de Tchangouiri –, et sans aucune indication sur sa tombe, nous pouvons nous laisser tenter par l'idée de sa résurrection.

D'autres, parmi tous ceux arrêtés le 24 avril 1915, par exemple les deux membres du Parlement, le député de Constantinople, Krikor Zohrab, et celui d'Erzeroum, Vartkes Seringoulian, arrivèrent jusqu'aux déserts syriens, à Ourfa, puis à Alep. Roessler, le consul allemand d'Alep, en parle dans une lettre adressée à l'ambassadeur d'Allemagne à Washington: «Zohrab et Vartkes effendi se trouvent à Alep et font partie d'un convoi à destination de Diarbekir. Pour eux, c'est la mort assurée. Zohrab est cardiaque, l'épouse de Vartkes vient d'accoucher.» J'ai appris bien des choses sur les crimes perpétrés du temps de

mes grands-parents, moins par les témoignages des survivants que par la vantardise des assassins.

Quelle différence entre la timidité de ceux qui meurent et l'arrogance de ceux qui tuent... C'est ainsi que nous apprenons qu'ils furent éventrés à la baïonnette, qu'on fit sauter la cervelle de Vartkes, que la tête de Zohrab fut écrasée à coups de pierres. Leurs corps furent dépecés et abandonnés. Si certains s'étaient encore donné la peine d'enterrer les nombreux morts de ces jours-là, ils n'auraient pas pu les reconnaître d'après les restes de leurs corps fracassés.

Mais le monde va de l'avant. Le lieu où fut assassiné Daniel Varujan s'appelle Tuna. Avant d'être arraché aux autres, le poète dit: «Prenez soin de mon fils qui vient de naître. Qu'on le baptise Varujan.»

– Nous les vengerons, lui et les autres, dit Armen Garo, fixant Chavarche Missakian droit dans les yeux. C'est justement pourquoi vous ne devez pas toucher à leurs femmes ni à enfants. Nous ne sommes ni voleurs de morts ni assassins de femmes.

Ils étaient installés dans le premier cercle.

– Armen a raison, dit Chavarche Missakian. Suivez l'exemple du général Dro. En ce temps-là, Dro n'était pas encore général. Il n'avait que vingt et un ans en février 1905, quand les massacres de Bakou démarrèrent pour durer trois jours. Quelques milliers d'Arméniens furent tués par les bandes tatares. Et le prince Nakhashidzé, gouverneur du tsar, ne fit rien pour protéger la population arménienne, malgré les cris de désespoir de celle-ci et, de plus, il fournit des armes aux attaquants. Le Comité central de la Fédération révolutionnaire arménienne fit alors savoir au gouverneur général Nakhashidzé que le parti l'avait condamné à mort. Le jeune Drastamat Kanayan, que nous avons déjà rencontré sous le nom de général Dro, fut chargé d'exécuter la sentence. Au jour dit, Dro attendit le cortège du gouverneur dans une rue étroite, là où les cavaliers cosaques de sa garde ne pouvaient pas chevaucher autour de la calèche princière. La bombe avait été placée dans un petit sac et recouverte de grappes de raisin. Mais, voyant que le prince était accompagné de sa femme, Dro hésita et finalement renonça, se contentant de le regarder passer. Il attendit jusqu'à la tombée de la nuit. Au retour, il n'y avait que le prince dans la calèche. Au moment où le cortège arrivait à sa hauteur, Dro lança la musette et détala.

L'explosion fut terrible. Plusieurs cavaliers de la garde gouvernementale furent déchiquetés en même temps que Nakhshidzé. Dro réussit à disparaître en profitant de la panique et la nuit même quelques camarades l'aidèrent à franchir la frontière turque. Il resta là-bas neuf ans, jusqu'au début de la guerre.

– Mais, à l'époque, Dro ne pouvait pas imaginer ce qui allait arriver, dit Archavir Siraguian.

Personne ne pouvait l'imaginer. Les dirigeants arméniens avaient aidé les Jeunes-Turcs à arriver au pouvoir, en escomptant qu'ils mettraient fin aux atrocités du sanguinaire sultan Abdul Hamid. Vartkes effendi, le futur député d'Erzeroum, avait caché chez lui Halil Bey, au moment de la contre-révolution, celui-là même qui plus tard ordonnerait sa mort. Dro pensait certes qu'une femme n'avait pas à payer pour les péchés de son mari, mais, ironie du sort, trente ans plus tard, à Omsk, Staline ferait tuer son épouse qui payerait donc pour les faits de son mari. L'un de ses fils serait tué le même jour.

– À Trébizonde, avait dit Missak Torlakian, quelques centaines de femmes, leurs enfants et des vieillards qui ne pouvaient pas marcher furent embarqués sur des radeaux et emmenés au large. Dans tout ce malheur, les femmes s'étaient réjouies quand on leur avait dit qu'elles feraient une partie du trajet sur l'eau, leur évitant ainsi une fatigue supplémentaire. Mais, le lendemain, les radeaux revinrent à vide. Les femmes avaient été noyées en mer. Il en fut de même à Ounah, à Ordou, à Tireboli, à Kerassonde et à Rizé. Pas une femme de mon village, Ghioushaïn, n'arriva en convoi jusqu'à Meskene, à Rakka, à Ras-el-Aïn ou Deir-ez-Zor, ce qui signifie qu'elles moururent toutes en route, de faim, par balles ou sous les couteaux.

Dans le vilayet de Kharpout, dit Solomon Tehlirian, on tua, en juin, les notables, puis on déporta les hommes des villages et des villes. Les convois ne furent constitués que de femmes, de vieillards et d'enfants. À Arabkir, les femmes furent embarquées dans des canots et noyées. Les enfants arméniens de l'orphelinat allemand furent noyés dans le lac tout proche. Les femmes de Mesné, parties pour Ourfa, furent tuées en route et leurs corps jetés dans la rivière. Sur le chemin entre Sivas et Kharpout, les corps mutilés des femmes massacrées sur la rive orientale de l'Euphrate restèrent pendant des mois sur les bords des chemins ou des ravins. Il y en avait trop pour qu'on les enterrât. À la moitié de l'année 1916, leurs squelettes étaient encore apparents. Sur deux

cent mille âmes que comptèrent les convois, un dixième à peine atteignit Ras-el-Aïn et Deir-ez-Zor.

– Les premières femmes arrivées à Meskene, Rakka et Deir-ez-Zor, dit Aram Yerganian, ont été les cadavres qui flottaient sur l'Euphrate. Pendant tout le mois de juin 1915, l'Euphrate était rempli de cadavres gonflés d'eau, de têtes, de mains et de pieds, pêle-mêle. Les eaux du fleuve étaient rougies, cette vision vous faisait penser que la mort venait de naître à ce moment-là.

Le cercle de ceux qui venaient témoigner s'élargit.

– On ne cesse de voir flotter des cadavres sur l'Euphrate, disait Roessler, le consul allemand d'Alep. Les corps sont tous attachés de la même manière, deux par deux, dos à dos. Ce qui prouve qu'il ne s'agit pas de meurtres au hasard, mais d'un plan d'extermination, conçu par les autorités. Les cadavres s'écoulaient vers l'aval, de plus en plus nombreux. Surtout des femmes et des enfants.

– Plus de six cents Arméniens, dit Holstein, le consul allemand de Mossoul, essentiellement des femmes et des enfants chassés de Diarbekir, ont été tués lors de leur transport sur le Tigre. Hier, les radeaux sont arrivés vides à Mossoul. Depuis quelques jours, des cadavres et des membres humains flottent sur la rivière. D'autres convois sont en route et sans doute le même sort les attend.

– Depuis le mois de mai, des convois de milliers de personnes passent par Alep, dit Guys, ancien consul de France. Après deux ou trois jours de répit sur des emplacements spécialement aménagés pour eux, ces malheureux, pour la plupart des femmes et des enfants, ont reçu l'ordre de se diriger vers Idib, Mâna, Rakka, Deir-ez-Zor, Ras-el-Aïn, vers les déserts de Mésopotamie, et tous sont convaincus que ces lieux sont destinés à leur servir de tombes.

– Des milliers de veuves arméniennes du vilayet de Van, qu'aucun homme adulte n'accompagne, s'approchent d'Alep, dans un état misérable et à moitié nues, dit Jackson, le consul américain d'Alep. Ces convois, comme les dix à vingt groupes précédents qui sont déjà passés, sont composés de cinq cents à trois mille personnes, traînant avec eux des enfants dans un état de misère indescriptible.

Et Roessler, encore:

– Concernant les Arméniens de Kharpout, l'on m'a rapporté que dans un village situé au sud de la ville, les hommes ont été séparés des femmes. Les hommes ont été massacrés et abandonnés sur les bas-côtés de la route que les femmes devaient emprunter.

– On pourrait croire, dit Aram Andonian, celui qui a rassemblé les témoignages des survivants, que les quelques centaines d'enfants de l'orphelinat de Deir-ez-Zor n'ont jamais existé.

Ce n'est que vers la fin et pratiquement au bout du chemin que les autorités crurent avoir trouvé la solution à un problème qui semblait jusque-là insoluble: comment tuer sans laisser les corps des morts derrière soi. Non que cela leur eût tant soit peu procuré un sentiment de culpabilité, mais parce que les centaines de milliers de corps morcelés, la peau noircie sur les os, flottant sur l'eau ou gisant au fond des précipices, sans compter que ce spectacle déprimait les convois qui suivaient et les préparaient à mourir, gênaient tout de même la circulation sur les routes et les chemins de fer, rendaient l'air épais et rouge des miasmes de la mort, incitaient les Arabes à protester, car ils ne pouvaient plus utiliser l'eau des rivières pour boire, et que ces corps répandaient des épidémies. Pour se débarrasser de ces inconvénients, le massacre des enfants de Deir-ez-Zor devait être un crime parfait.

Les orphelins rassemblés de Meskene et des autres localités, où étaient installés des camps de réfugiés, furent emmenés à travers le désert vers Deir-ez-Zor. Imaginez un convoi de centaines d'enfants défigurés, couverts de loques, et titubant pieds nus dans la fournaise et le froid du désert. Les épaules couvertes de plaies sanguinolentes et grouillant de vers, poussés par des cavaliers qui les frappaient à coups de fouet ou de bâton. Les morts et les agonisants étaient jetés dans des charrettes qui accompagnaient le convoi. L'endroit où ils parvinrent finalement a pour nom Abukhakar. Il n'y avait plus guère que trois cents enfants capables de tenir debout, le reste, bien plus nombreux, était dans les charrettes. Au pied des montagnes, en marge du désert, les soldats arrêtèrent le convoi et déchargèrent les charrettes en plein champ, attendant la tombée de la nuit. Et la nuit tombée, les oiseaux du désert arrivèrent. Attirés par l'odeur du sang et par le vol des autres, puis par le

vacarme des croassements et le claquement des chairs arrachées aux os, les vautours et les corbeaux du désert se précipitèrent sur les corps qui, même s'ils étaient encore vivants, n'avaient aucun moyen de se défendre. Les oiseaux visaient surtout les yeux, les joues et les lèvres, d'autant plus appétissants que les corps étaient émaciés. Pendant deux jours les oiseaux s'abattirent par nuées sur ce maigre champ au pied des montagnes et les enfants furent livrés aux becs et aux serres noires et acérées. Ce sont les Arabes nomades qui racontèrent cette histoire, épouvantés. Et l'homme qui commandait les soldats, le caporal Rahmeddin, eut de l'avancement et devint, à une rapidité surprenante, commandant de la gendarmerie de Rakka.

Les autres orphelins, restés malades et affamés à l'orphelinat de Deir-ez-Zor, furent chargés dans des charrettes par une journée glaciale de décembre. On jeta les moribonds dans l'Euphrate; le fleuve, bouillonnant en cette période de l'année, avala bien vite les corps desséchés. Après douze heures de route à travers le désert, sans la moindre nourriture, sans eau, le commandant du convoi, dont nous savons qu'il s'appelait Abdullah, mais qu'il aimait se faire appeler Abdullah Pacha, trouva trois moyens différents d'exterminer les enfants. Mais parce qu'il sentait dans le regard des soldats un soupçon d'hésitation, il attrapa un petit garçon de deux ans et le montra aux autres: «Même ce bébé, leur dit-il, doit être tué sans pitié, comme tous ceux que vous trouverez du même âge. Il viendra un jour où il se lèvera, cherchera ceux qui ont tué ses parents et voudra se venger. Il est le fils de chien qui un jour voudra nous tuer!» Et le faisant tourner plusieurs fois en l'air, il le fracassa avec fureur contre les pierres, l'écrasant jusqu'à ce qu'il se mette à gémir. Ils installèrent une partie des charrettes les unes à côté des autres et y tassèrent autant d'enfants qu'ils purent, ils placèrent au milieu une charrette bourrée d'explosifs qui, en détonant, les anéantit, les transformant tout simplement en suie. Ceux qui n'étaient plus capables de marcher furent étendus sur le champ, couverts d'herbe sèche imbibée de pétrole à laquelle on mit le feu. Quant à ceux qui n'avaient pu être entassés dans les charrettes, on les poussa dans des grottes, on boucha les ouvertures avec des bouts de bois et de l'herbe qu'on enflamma, étouffant les enfants, puis on abandonna les corps violets et carbonisés. Mais même le crime le plus parfait ne peut être tout à fait parfait. Une fillette prénommée Ana s'abrita dans un recoin d'une grotte où, grâce à une fissure



dans la montagne elle réussit à respirer un peu d'air. C'est ainsi qu'elle survécut et, une fois les feux éteints, au bout d'un jour et d'une nuit, elle sortit. Elle erra pendant plusieurs semaines jusqu'à Oufa, y trouva quelques Arméniens réfugiés et leur raconta le massacre des innocents.

Et, depuis le troisième cercle, retentit la voix de Djemal Pacha, le ministre de la Marine, alarmé par le grand nombre de cadavres qui flottaient sur l'Euphrate. Irrité, aussi, que le trajet des convois puisse perturber le trafic sur les voies ferrées. Alors les autorités turques se rendirent compte que, si le système d'extermination des Arméniens avait été parfaitement conçu, il avait tout de même un défaut: il avait négligé les corps des victimes. Une imperfection que Rechid Pacha, le préfet de Diarbekir tenta de rectifier de son mieux:

– L'Euphrate n'a rien à voir avec notre vilayet. Les cadavres qui y flottent doivent venir des vilayets d'Erzeroum et de Kharpout. Ceux qui meurent ici sont jetés au fond de grottes ou, le plus souvent, arrosés de pétrole et brûlés. On trouve rarement assez de place pour les enterrer.

Mais revenons au premier cercle.

– Vous n'avez pas vu les lieux où se rassemblaient les convois, ou plutôt ce qu'il en restait, dit Khratchi Papazian. À Deir-ez-Zor. Des milliers de tentes faites de guenilles. Des femmes et des enfants nus, si affaiblis par la faim que leur estomac ne supportait plus aucun aliment. Les fossoyeurs jetaient pêle-mêle dans les charrettes les morts et les moribonds, pour ne pas perdre de temps. La nuit, ceux qui vivaient encore se couvraient du corps des morts pour se protéger du froid. Pour les mères la meilleure chose qui puisse leur arriver était qu'il se trouve un Bédouin qui prendrait leur enfant et le sauverait de cet immense tombeau. La dysenterie rendait l'air irrespirable. Les chiens fouillaient de leurs museaux les ventres ouverts des morts. Rien qu'en octobre 1915, plus de quarante mille femmes sont passées par Ras-el-Aïn, gardées par des soldats, sans aucun homme dans la force de l'âge parmi elles. La croisade des femmes martyrisées. Tout au long de la voie ferrée, la route était parsemée des cadavres éventrés de femmes violées.

– Sur un million huit cent cinquante mille Arméniens qui habitaient dans l'Empire ottoman, environ un million quatre cent mille ont été déportés. Parmi les quatre cent cinquante mille autres, environ deux cent mille ont échappé à la déportation, surtout la population de Constantinople, Smyrne et Alep. L'avance

des troupes russes a sauvé la vie des deux cent cinquante mille autres qui se sont réfugiés en Arménie russe, où ils moururent en nombre du typhus ou de la faim. Les autres ont eu la vie sauve mais ils perdirent pour toujours leur contrée natale. Sur presque un million et demi d'Arméniens déportés, dix pour cent à peine ont atteint Deir-ez-Zor, terminus des convois. En août 1916, ils ont été expédiés en direction de Mossoul, mais ils allaient mourir dans le désert, avalés par le sable, ou entassés dans des grottes, où morts et moribonds ont fini brûlé. Ils restèrent silencieux. Les cercles se resserrèrent autour d'Armen Garo. Il regarda Chakhan Natali, Chavarche Missakian, puis tous les autres. Il prit les photos et les présenta à ceux qui formaient le premier cercle, à chacun selon sa mission.

– Et pourtant, répéta-t-il, fatigué, ne tuez pas les femmes et les enfants.

## HUIT

Parmi tous ces personnages réels, il y en a dont vous trouverez les noms dans les livres d'histoire, d'autres n'apparaîtront que dans *Le Livre des chuchotements*. Bien qu'évoquant, le plus souvent, le passé, ce n'est pas un livre d'histoire, car dans ceux-ci on parle surtout des vainqueurs; c'est plutôt un recueil de psaumes, car il parle surtout des vaincus. Et parmi les personnages du livre, il s'en trouve un qui n'a pas existé et malgré cela, ou peut-être à cause de cela, il a même un nom: il s'appelle Youssef. Ce Youssef ne fut rien d'autre qu'un nom d'emprunt et il existe dans *Le Livre des chuchotements* parce que, tout en n'entrant pas dans la composition du livre, il est tout de même la clé qui ouvre la porte de la pièce la plus remplie de larmes du début du siècle, aux murs nus, égratignés par les ongles, au plancher disloqué et à la terre disposée en monceaux mal formés, comme le sont les tombes creusées à la hâte. Et les tombes les plus hâtives, ce sont les fosses communes.

Les vivants et les morts appartiennent au ciel et à la terre. Seuls les moribonds appartiennent entièrement à la mort. Elle déambule parmi eux, elle est carrément touchante, être moribond est un état que la mort prend soin de ne pas interrompre trop vite. C'est son avoine fraîche. L'état de moribond est une initiation à la mort. De Mamoura jusqu'à Deir-ez-Zor, sur une distance de plus de trois cents kilomètres, tout un peuple a parcouru les sept cercles, c'est-à-dire le chemin de l'initiation à la mort. Au bout duquel Sahag Sheïtanian rencontra Youssef.

### *Mamoura, le premier cercle*

La route était droite, longeant la voie ferrée. L'entrée dans le premier cercle des convois qui avaient rassemblé les Arméniens des lieux les plus divers de l'Anatolie d'Europe, de Smyrne, d'Izmit ou d'Andrinople, ou bien des vilayets d'Anatolie occidentale, de Trébizonde, d'Erzeroum, ou de Kharpout, s'effectuait à pied. Vus de loin, marchant serrés les uns contre les autres, têtes penchées, ils ressemblaient à des pèlerins. Si ce n'est que les pèlerins sont guidés par leur foi et non par des soldats les poussant avec les nez de leurs chevaux ou ramenant ceux qui se dispersent à coups de fouet. La famille de Sahag

Sheïtarian se composait de cinq personnes: la grand-mère, les parents, sa jeune soeur et lui. Les deux grands, Simon et Haïgoui, avaient été secrètement expédiés à Constantinople. Sa mère, Herminé, avait une nature fougueuse. Elle était encore solide, marchait droit, au milieu du convoi, serrant ses enfants contre elle, pour les protéger des sabots des chevaux. Et aussi pour leur éviter la vue des cadavres déchiquetés par les corbeaux, au bord de la route. Ils avaient un peu d'argent, Rupen, le père, le cachait sous sa chemise. Avec une partie de cet argent, ils purent acheter des billets, ou plutôt acheter la bienveillance du chef de gare d'Izmit, et ils montèrent dans le train qui leur fit traverser la ligne Echichker-Konya-Bizanti-Adana, jusqu'à mi-chemin de Mamoura, où il s'arrêta sur ordre de l'armée qui avait bloqué la voie. Cet arrêt leur sauva cependant la vie, même si la route qui suivit, passant par des sentiers escarpés ou des plaines sous le soleil brûlant, fut épuisante, car les wagons à bestiaux dans lesquels on les avait entassés étaient exigus, il n'y avait presque plus rien à manger, et personne ne leur avait donné d'eau. Les morts restés dans les wagons étaient ceux qui venaient de rendre l'âme, parce que tous ceux qui étaient morts en route, on les avait jetés le long des remblais.

Ainsi donc, ils eurent deux fois de la chance. D'abord, parce qu'ils s'épargnèrent des centaines de kilomètres à pied, et ensuite, parce qu'au moment où on les fit descendre des wagons, ils étaient sur le point de tous mourir étouffés. Mais la plupart, surtout les convois des vilayets occidentaux, n'eurent pas cette possibilité. Ils firent toute la route à pied, certains d'entre eux, les plus aisés, pouvant se procurer des charrettes et des mulets. À cause de la fatigue, du froid, de la faim, des pillages et des massacres, sur les presque un million et demi de personnes déportées, un tiers mourut avant d'arriver aux marges du premier cercle. Auxquels il faut ajouter ceux qui y arrivèrent aussi, mais pas en marchant: ils flottaient sur les eaux du Tigre et de l'Euphrate.

De temps à autre, des groupes épars s'approchaient de la voie ferrée, aussitôt repoussés vers l'intérieur du camp. Finalement, les soldats ne les menacèrent plus et les laissèrent procéder. Car, c'étaient, cette fois, des gens qui allaient d'une tente à l'autre pour aider à transporter les morts. Et, afin de ne pas laisser les défunts vraiment seuls, ils les déposaient côte à côte, puis, quand ils se multiplièrent, les uns par-dessus les autres, si bien que la mort en arriva à

former des monticules entourant le camp, comme autant de miradors. Les bêtes renâclaient à cause de la faim et de l'odeur de cadavres, surtout les mulets, attelés aux charrettes ou transportant les ballots sur leur bât, et qui s'étaient avérés plus résistants; les chevaux étaient morts, soit de soif, soit les jambes cassées sur les sentiers de montagne. Les chiens se tenaient à distance, ils sentaient dans les yeux des gens la même faim et le même harcèlement, ils attendaient, patiemment, avec les vols de corbeaux, que le soir tombe.

Ils dormaient serrés les uns contre les autres, pour se tenir chaud. Pendant la journée, ils se déshabillaient et étalaient les vêtements attachés les uns aux autres en guise de toit. Ils s'étaient entendus avec deux jeunes gens de Konya pour partager leur charrette, les hommes la poussant tour à tour par derrière pour soulager le mulet. Une femme leur proposa de coudre leurs draps afin de mieux résister au vent. Elle était en compagnie de son fiancé, ils devaient se marier, mais les invités de la noce avaient péri en route.

La mère de Sahag possédait deux marmites, dans lesquelles elle faisait des réserves d'eau de pluie. Lorsqu'il n'y avait presque plus d'eau, ils humectaient leurs lèvres avec des chiffons étendus pendant la nuit pour se gorgier de rosée. La multitude de tentes s'étendant par trop, menaçait de déborder de l'autre côté de la voie ferrée, le nombre de cadavres était si élevé que l'air s'épaississait des relents de la mort, alors les soldats se ruaient à cheval à travers les tentes et faisaient reprendre la route à des milliers de personnes. Les tentes s'effondraient sous les sabots des bêtes, les gens étaient poussés à coups de fouet vers la bordure du camp. Quand ils ne parvenaient pas à entasser assez vite leurs affaires dans des balluchons ou à ramasser leur tente, les cavaliers les pressaient en mettant le feu aux toits en tissus desséchés.

Leur tour arriva fin octobre. Il fallait cinq heures de marche à un homme valide pour parvenir à la halte suivante, mais eux mirent presque deux jours.

### *Islahiye, le deuxième cercle*

Leur route passait par les monts Amanus, puis descendait vers Islahiye, longeant le bord d'une rivière. Ils arrivèrent au deuxième cercle en même temps que les premières neiges. Beaucoup portaient des loques élimées, seule la poussière mêlée de sueur épaississait un peu leurs vêtements pour leur tenir

chaud. Ils laissèrent la couverture sur le mulet et, tout au long du chemin, s'enveloppèrent dans leurs draps. Ils abandonnèrent la charrette qui ne passait pas sur les sentiers étroits et les hommes chargèrent sur leur dos autant de choses qu'ils le pouvaient. Quand la température remonta un peu, ils déchirèrent un drap en lanières et s'attachèrent les uns aux autres pour éviter de glisser dans les vallées abruptes. C'était un chemin de montagne propre, et il le restait après leur passage, car ceux qui tombaient de faiblesse étaient poussés à coups de bâton dans le précipice. La vieille femme fut juchée sur le mulet, ce qui lui permit de résister à l'épreuve, à la différence de bien d'autres qui périrent d'épuisement, ou basculèrent, mourants, dans le vide, en se fracassant sur les rochers. Arrivé dans la plaine, leur convoi fut accueilli par une bande d'une dizaine de Kurdes armés. Comme obéissant à un signe, les soldats firent du surplace, laissant le convoi avancer sans défense. Les gens s'arrêtèrent, fixant effrayés les cavaliers qui se précipitaient sur eux en agitant leurs fusils et leurs sabres. Le plateau était étroit, derrière il y avait les montagnes, de part et d'autre les vallées abruptes et, en face, les cavaliers. Une scène que des centaines de récits ont relatée. Des convois abandonnés, en majorité des femmes et des enfants, se dispersant dans la campagne, cherchant leur salut, sans savoir qu'au moment où ils se détachaient de la foule ils devenaient les proies les plus sûres de ces cavaliers s'apprêtant à piller et massacrer, qu'ils fussent des criminels libérés exprès des prisons turques et armés, ou bien des Kurdes, des Tchétchènes ou des Bédouins. Il était rare qu'ils fassent leurs incursions au hasard, le plus souvent ils étaient avertis de la date et du trajet des convois, et les soldats avaient l'ordre de s'éloigner pour les laisser agir à leur guise. Parfois, ils se contentaient de les piller et d'enlever les jeunes femmes, mais la plupart du temps ils les massacraient jusqu'au dernier. Il n'y avait aucune règle, on pouvait se faire tuer parce qu'on avait de l'argent ou des bijoux ou alors parce qu'on n'avait rien à leur donner. Le mieux était de se tapir ou de s'étendre en faisant semblant d'être mort. Si on avait la chance de ne pas se faire écraser par les sabots des chevaux, on pouvait s'en sortir en attendant que les cavaliers, à force de pourchasser leurs cibles mouvantes, se fatiguent et s'éloignent en poussant des cris perçants, serrant les sangles sur la selle de leurs chevaux pour immobiliser les femmes qui se débattaient. Derrière

eux, le champ restait parsemé de cadavres et ceux qui étaient encore vivants se relevaient, hébétés.

Le fiancé de la femme avec laquelle ils s'étaient liés d'amitié fut tué, lui aussi. Il portait autour du cou une chaînette dépourvue de valeur, mais brillante, qui fit envie à un cavalier: il ne se donna pas la peine de s'en saisir autrement qu'en lui tranchant la tête. Ils durent l'abandonner là-bas, le laissant à la merci des bêtes.

Ils n'arrivèrent qu'au petit jour sur le champ d'Islahiye, traînant leurs blessés. De chaque côté de l'entrée du camp, il y avait deux tas de cadavres, surtout des enfants. Ils montèrent leurs tentes. Il n'y avait presque plus de nourriture. Le matin, les soldats sillonnaient le camp, jetant, au hasard, des pains sur les tentes. Les gens se précipitaient, mettaient, à plusieurs, la main sur un morceau de pain et se battaient pour le garder. Vers midi, le camp se calmait, les gens se traînaient sous les tentes, veillaient leurs mourants.

Les soldats se tenaient à distance, car les odeurs accablantes de la mort n'étaient pas douceâtres, mais pénétrantes, annonçant la propagation de la dysenterie. Le commandant du camp appelait les hommes valides et leur ordonnait de ramasser les morts. Comme la faim et la dysenterie firent en ces mois d'automne plus de soixante mille victimes dans le camp d'Islahiye, le commandant donna l'ordre de laisser les morts deux ou trois jours en bordure du camp avant de les enterrer. Car, ainsi exposés au vent, les corps séchaient et rapetissaient, prenant donc moins de place: les fosses communes devenaient plus spacieuses.

Ensuite, ils rapprochèrent leurs tentes, afin que les pillleurs, surtout les Bédouins des villages environnants, n'aient pas la place de se glisser entre elles. Ils n'avaient pas peur les uns des autres, car aucun des déportés ne volait d'argent ou de bijoux, n'en ayant que faire. Et ce qui aurait pu exciter leur convoitise, la farine, le sucre ou la viande séchée, était épuisé depuis longtemps. Les bêtes cherchaient des touffes d'herbe au pied des murs ou entre les terrassements. Ceux que la dysenterie lacérait de l'intérieur, se mettaient en boule, attendant la mort. Les autres mâchaient longuement les petits morceaux de pain grumeleux, jetés au galop des chevaux.

Mais il arriva une chose atroce et merveilleuse à la fois: la neige. Ils se précipitèrent hors des tentes, les mains ouvertes, il y avait encore assez de vie

en eux pour que les flocons fondent au creux de leurs paumes et qu'ils lèchent les gouttes sur le bout de leurs doigts. Puis, voyant que la neige tombait plus dru, ils attendirent qu'elle constitue une couche et la léchèrent par terre, en compagnie des chiens et des mulets. Sahag étancha sa soif plus que les autres, il avait remarqué, en effet, que la neige s'entassait et tenait surtout sur le front des morts, encore plus froids que la terre.

Mais, avec la neige, un gel terrible s'abattit, glaçant le sol, transformant les draps dont étaient improvisées les tentes en plis tranchants, il purifia l'air, arrêta le grouillement des bestioles de tout genre et les miasmes retombèrent sur la terre comme le frimas. Les gens se serrèrent les uns contre les autres, se rassemblant dans les tentes les plus spacieuses, et là où certains arrivaient à bricoler un feu avec quelques branches mouillées, ils se bousculaient, même s'ils n'arrivaient à voir que de loin les flammes fluettes.

Et les mourants étaient tellement décharnés par la faim et brûlés par le froid, qu'ils se cassaient comme des branches sèches quand on les traînait par les bras ou les chevilles entre les tentes.

À la fonte des neiges, on reforma les convois. Les cieux se voilèrent et la pluie se mit à tomber. Les chemins s'embourbèrent. Ils attachèrent les bandes de draps autour de leurs pieds nus, pour éviter qu'ils ne collent à la terre, car les gens n'auraient pas eu la force de s'arracher de la boue. Sous la pluie fine qui estompait tous contours, le nouveau trajet dura presque une semaine. Ils n'arrivaient pas à compter les morts, car dans ce chemin brumeux où l'on ne voyait que les vapeurs bleuâtres de sa propre respiration, la chair imbibée de pluie de ceux qui tombaient était aussi molle et collante que la glaise. Ils étaient piétinés par ceux qui suivaient et leur chair s'y mélangeait pour former une pâte noire que recouvrait la boue des chemins. Et la pluie ne s'arrêta pas, même après qu'ils furent arrivés.

### *Bab, le troisième cercle*

Le champ de tentes sombres s'étendait en longueur à quelques kilomètres de la localité, pour éviter l'accès de la ville aux déportés. Le sol argileux dans lequel croupissaient l'eau et la neige se transformait en borbier.



Ils n'arrivaient pas à mener à bien le compte des morts en route tant ils étaient occupés par ceux qui mouraient maintenant à l'intérieur du camp. Les hommes, enfin ce qu'il en restait, s'organisèrent en deux groupes. Le premier se chargeait de transporter les morts à l'extérieur du camp et de creuser les tombes. Les morts étaient plus difficiles à déplacer dans le troisième cercle, car secs comme la terre poudreuse et les os allégés par le froid, ils prenaient l'eau, gonflaient, et les veines imbibées éclataient, rouges comme de la viande crue. Enflés et difficiles à plier, ils prenaient davantage de place et, alors que la terre était plus collante, il fallait creuser des tombes plus larges.

Le deuxième groupe d'hommes hantait les champs, ils approchaient de la ville jusqu'aux décharges et à la lisière des quartiers pauvres, en quête d'une nourriture faite le plus souvent d'animaux morts. Certains, encore agiles, lançaient des pierres sur les corbeaux ou chassaient les chiens qui rôdaient autour du camp et qui, à la tombée de la nuit, grattaient les tombes recouvertes à la hâte, cherchant les chairs qui n'avaient pas encore pourri.

C'est ainsi que se déchaîna l'épidémie de typhus. Elle commença par frapper les enfants. Leurs visages se couvrirent de taches rouges qui, à cause de la saleté, se muèrent rapidement en plaies sanguinolentes, où se mêlaient la sueur de la fièvre et le sang. Puis elle passa à leurs mères, qui ne pouvaient s'empêcher de serrer dans leurs bras leurs bébés tremblants de fièvre. Seul le gel de l'hiver empêcha l'épidémie de s'étendre à tous. Mais ce froid fit que ceux qui étaient tombés malades n'eurent aucun moyen de se remettre. Par peur de la maladie, les soldats se tenaient à distance et ne s'aventuraient que rarement entre les tentes, sans descendre de cheval, pour lancer en toute hâte du pain dans l'eau mêlée de neige. Personne ne pensait à en essuyer la boue, les chanceux qui arrivaient à attraper un morceau de pain couraient le partager avec ceux de leur tente ou se pelotonnaient, tête baissée, se cramponnant à leur quignon et l'avalant sans mâcher de peur qu'un autre se précipite pour le leur arracher.

De temps en temps, les femmes, qui devenaient folles de pitié pour leurs enfants moribonds, s'aventuraient jusqu'aux abords de la localité pour demander à manger ou chercher un abri plus sûr et des draps propres. Elles étaient chassées à coups de pierres ou de bâton, quand elles n'étaient pas carrément tuées par balles.

## *Meskene, le quatrième cercle*

Afin de ne pas s'approcher d'Alep, où existait le risque d'une nouvelle contamination, et devant l'hostilité croissante de la population locale, Djemal Pacha donna l'ordre exprès de maintenir les déportés et les convois à distance de la voie ferrée. Le convoi contourna donc la route un peu plus accessible par Alep et Sebil et coupa à travers des endroits plus sauvages, par Tefridje et Lale. Un homme valide aurait pu faire la route de Bab à Meskene en deux jours, s'il avait bénéficié d'un sommeil réparateur dans les caravansérails de Lale, où il aurait mangé tout son soûl et eu des outres d'eau portées par des mulets. Les convois partis de Bab firent ce même trajet en plus de dix jours et certains arrivèrent même jusqu'à deux semaines plus tard.

Le convoi était compact au départ, mais à mesure que la fatigue se faisait sentir, il s'étira sur près d'un kilomètre. Les soldats se contentaient de les bousculer, renonçant à les presser: ceux qu'on aiguillonnait au fouet ou au bâton tombaient à genoux au lieu de hâter le pas. Considérant cela comme un signe de révolte, ils les tuaient, en économisant leurs balles, juste à coups de bâton sur le crâne. Ils tombaient dans la neige, inconscients, ce qui équivalait à la mort. Ensuite, ils y renoncèrent, les laissant avancer selon leurs forces. Ceux qui étaient épuisés marchaient de plus en plus lentement et se retrouvaient en queue de convoi, ils arrachaient de plus en plus péniblement leurs pieds des congères et, finalement, restaient immobiles, fichés dans la neige, les jambes trop gelées pour que plient les genoux. Ils mouraient comme ça, les bras ballants au gré du vent, comme des arbres noirs et secs. Les charrettes envoyées à leur suite par le gouverneur d'Alep, que tracassait le grand nombre de morts qui, oubliés au bord du chemin, risquaient de répandre l'épidémie, les retrouvaient parfois au bout de quelques jours, toujours debout, les mains craquantes, gelées par le vent. Au début, les fossoyeurs prirent peur. Après, ils les arrachaient tout simplement de la neige comme des troncs aux racines pourries, en se disant que la terre devait être saturée de tant de morts et qu'elle avait décidé de laisser ceux-là mourir debout.

Ils dormaient dans des caravansérails abandonnés, parfois deux jours de suite, pour reprendre un peu de forces. Avec les charrettes pour les morts, il arriva d'Alep quelques sacs de boulgour, une sorte de blé décortiqué, qu'on leur

distribua à raison de ce qui tenait dans le creux de leurs mains jointes. À Tefridje, puis à Lale, ils virent de loin une quantité de grandes tentes, tendues sur des poteaux, avec des toits en tôle, certaines mêmes ayant des abris en briques, et ils se réjouirent à l'idée de pouvoir se protéger du froid, mais on ne leur permit pas de s'en approcher à moins de quelques dizaines de mètres. Pour éviter que la route de Meskene fût semée de morts, les autorités avaient décidé que dans le vilayet d'Alep seraient créés de tels sites où rassembler les moribonds des convois. Ils ne faisaient l'objet d'aucun soin, ils étaient juste couchés à quinze ou vingt par tente, et on les y laissait mourir. Ils étaient arrivés dans un état si lamentable qu'ils n'avaient même pas la force de se tourner sur le côté ou de se protéger le visage des essaims d'insectes. Ils mouraient tels qu'on les avait déposés, souvent les yeux ouverts, les paupières trop racornies pour pouvoir couvrir le blanc des yeux. C'est pourquoi ces camps n'étaient gardés que par quelques surveillants sans pistolets, mais armés de gourdins et de pierres contre les chiens, les hyènes et les corbeaux, sans toutefois faire du zèle.

À Meskene, à la frontière du quatrième cercle, les convois retrouvaient l'Euphrate, tombeau mouvant de milliers de déportés. Dans une boucle du fleuve, après Meskene, les cadavres venus du nord que les eaux n'avaient pas engloutis ou les poissons pas encore déchiquetés s'entassaient. On tirait les corps sur la berge avec des gaffes. Comme la terre était gelée et qu'il y avait trop de dépouilles pour parvenir à les enterrer, on les arrosait de pétrole et on y mettait le feu. La fumée noire était visible depuis le camp de Meskene, si bien que les déportés savaient pourquoi elle était si épaisse, le bûcher si humide qu'il ne pouvait brûler qu'à l'étouffée, et aussi ce qui flottait sur le fleuve, et pourtant ils s'approchèrent de la rive, s'agenouillèrent et burent avidement de cette eau au goût de cendre.

### *Dipsi, le cinquième cercle*

Normalement, il y a cinq bonnes heures de marche de Meskene à Dipsi. Mais le convoi mit plus de deux jours. Pour la première fois, leurs pieds touchaient les terres sablonneuses qui annonçaient la proximité du désert.

Les charrettes pour les morts ne les accompagnaient plus. De temps en temps, les fossoyeurs qui rassemblaient les corps attendaient que le vent remue le sable et recouvre les tas de cadavres dépouillés et noircis. Mais les deux jours de route furent calmes. Le ciel s'était éclairci, le vent était tombé. Les cadavres gisaient sur le bord de la route, en grande partie déchiquetés par les bêtes. Parmi eux, des mourants, des femmes et des hommes épuisés de fatigue, de faim et de soif, des enfants qui ne comprenaient pas ce qui leur arrivait et qui attendaient la mort, appuyés contre des pierres ou des troncs desséchés. Cet effort de rester assis était la dernière tentative de lutter contre la mort, car, s'ils s'étaient couchés sur le bord de la route, le sable les aurait recouverts et étouffés.

Le camp, quelques milliers de tentes, était installé dans une vallée sur la rive droite de l'Euphrate. Ceux qui l'avaient disposé ainsi estimaient qu'étant entouré de collines, il diffuserait moins les odeurs persistantes de mort et les relents acides de la dysenterie et du typhus. Le chemin de Meskene à Dipsi était plus court que celui de Bab à Meskene. C'est pourquoi le gouverneur d'Alep n'avait plus aménagé de stations intermédiaires avec des asiles pour moribonds, qu'il avait baptisées, charmant euphémisme, Hastahane, c'est-à-dire hôpital. En revanche, étant donné l'état d'épuisement dans lequel les déportés arrivaient, après deux jours de marche dans les terrains sableux et les étroits sentiers de montagne, c'était le camp de Dipsi tout entier qui s'appelait Hastahane. Et il portait bien son nom, car, au cours des quelques mois où ce camp de concentration fonctionna, plus de trente mille personnes y moururent.

Ce prétendu hôpital était totalement dépourvu de médicaments et n'avait d'autres assistances que celle des quelques médecins arméniens qui faisaient partie des survivants et ne pouvaient rien faire d'autre que nommer la maladie, quand celle-ci n'était pas évidente, et calculer le nombre de jours avant la mort. Dans ce camp, l'initiation à la mort atteignit un paroxysme, moins par le grand nombre des gens qui y rendirent l'âme que, surtout, par le nombre encore plus grand de ceux, qui ayant été contaminés là-bas, allaient s'éteindre sur la route de Deir-ez-Zor, l'endroit où tomba le septième voile de la mort.

C'était déjà le mois de mars. Les pluies avaient cessé. De temps à autre, vers le soir ou à l'aube, se dessinait encore un rideau de nuages. Le printemps aurait pu venir à l'insu des déportés qui regardaient de moins en moins autour d'eux et

seulement avec crainte, alertés par le bruit des sabots des chevaux ou les cris perçants et les fusils de Bédouins. C'est pourquoi ils avaient toujours les yeux baissés. Et c'est ainsi qu'ils découvrirent le printemps. Sur la route d'Abukhakhar, de Hamam, Sebka et Deir-ez-Zor, où les arbres se faisaient de plus en plus rares, le printemps arriva soudain quand germèrent des touffes d'herbe aux brins longs et fins. Au début, ils ne savaient pas comment les manger, les bords coupants leur écorchaient les gencives et ils s'étranglaient avec les brins filandreux. Puis les plus compétents et les plus patients leur apprirent le procédé. Il fallait rouler une boule de brins d'herbe dans le creux de la main, la saupoudrer d'un peu de sel pour l'humidifier. Ne pas tout mâcher d'un coup, mais mouiller l'herbe de salive, pour autant qu'on en ait un peu de reste, la garder ainsi quelques minutes jusqu'à ce que, dans la bouche affamée, elle se transforme en une sorte de pâte, comme si elle avait été cuite. Quand on ne trouva plus d'herbe, Rupen arracha les racines et les lava dans l'Euphrate. Il les coupait en menus morceaux que, trempés dans l'eau, on pouvait manger quelques heures après.

Mais, à défaut de communication avec l'extérieur, les déportés écrivaient pour eux-mêmes. Les manuscrits conservés des sept cercles de la mort furent écrits sur les routes de la déportation, où que l'on pût trouver un bout de bois, une borne kilométrique, un tronc d'arbre à l'écorce tendre, un mur. Longtemps, jusqu'à ce que les pluies les lavent et que le vent les effacent, des caractères arméniens restèrent gravés dans le bois ou la pierre. Ceux qui passaient laissaient des informations à ceux qui les suivraient. Et ces derniers ajoutaient leurs propres mots, s'il restait assez de place. Dans les camps de déportation, des feuilles de papier circulaient entre les gens. Elles n'étaient pas signées, de peur des représailles, et pas datées non plus. C'était inutile. En dehors de la neige, qui se transformait en boue, et des boues qui devenaient nuages de poussière éparse, la réalité était immuable.

### *Rakka, le sixième cercle*

Le trajet dura plus d'une semaine. Les journées étaient brûlantes mais les nuits demeuraient excessivement froides. Les gens marchaient de plus en plus lentement, en chancelant. Pour ces files hagardes, indifférentes aux

stimulations et aux coups de fouet des gardiens à cheval, il n'y avait au moins plus le danger de se faire attaquer par des bandes armées, car il n'y avait plus rien à piller. Aux haltes, des Arabes s'approchaient tout de même, pour acheter des filles contre des petits sacs de blé. Le convoi suivit la rive droite de l'Euphrate et arriva finalement à Sebka, camp sur la rive opposée à Rakka, d'où l'on pouvait voir la ville comme un lieu miraculeux et interdit. L'eau du fleuve parvenait à éteindre la soif des déportés. Mais il y avait de moins en moins de chances de trouver quelque chose à manger. De temps à autre, les gendarmes distribuaient des sacs de nourriture envoyés par les consulats étrangers ou les institutions chrétiennes, en les lançant au galop de leurs chevaux. Jetés en vrac, la plupart étaient gâchés. Les gens tiraient sur les sacs de farine ou de sucre qu'ils déchiraient de leurs ongles, comme de la poussière. D'autres donc tels que pois chiches ou riz ne pouvaient être consommés parce que plus personne n'avait de dents. Ils les avalaient sans mâcher et leur estomac ne pouvait les digérer, ayant perdu l'habitude, ou parce qu'il en était empêché par la dysenterie. Rupen n'allait plus à la chasse, les chiens se faisaient rares et les loups se déplaçaient en meutes. Il arrivait souvent qu'ils se ruent sur ceux qui fouillaient les ordures et qu'ils les dévorent. Il allait avec les autres, ramasser les morts. Il participait au creusement des fosses communes, opération devenue plus facile, car il n'y avait plus besoin de planter la bêche dans une terre dure ou glaiseuse, il suffisait de déplacer le sable, comme si on avait changé les dunes de place. L'opération était tout de même plus difficile, si l'on pense qu'il fallait creuser beaucoup plus profond, sinon les sillons des fosses auraient été soufflés par le vent ; les couvercles de sable, pulvérisés, auraient laissé les morts à découvert.

Personne ne récitait de prières au bord des fosses. On y enterra surtout les nouveaux morts. Des convois menés dans des endroits isolés et faciles à circonscrire pour être massacrés, des camps de concentration, jusqu'à la mort par balle, par faim, par immersion dans l'eau glacée ou en brûlant vifs les mourants, tous les moyens mis en oeuvre pour l'assassinat des Arméniens sur les routes d'Anatolie, de Constantinople à Deir-ez-Zor et Mossoul furent repris plus tard par les nazis contre les juifs. Si ce n'est que dans les camps nazis, les détenus avaient un numéro et ce comptage macabre a amplifié l'horreur des crimes perpétrés contre le peuple juif. Les morts dus aux actions

d'extermination du peuple arménien ne sont pas plus nombreux, si, toutefois, il était possible de faire des comparaisons entre des crimes d'une telle ampleur, mais ils ne sont pas comptabilisés. Les noms que nous connaissons sont surtout ceux des bourreaux, des gouverneurs, des commandants de camps, des pachas, de beys, des agas et des sous-officiers. Les victimes ont rarement un nom. Jamais la mort, se dépouillant de ses oripeaux, cercle après cercle, ne fut plus nue, jamais elle ne fut moins nommée.

On n'a pas encore inventé de traditions pour les fosses communes. Comment les creuser, comment placer les morts, savoir s'il faut mettre les hommes au fond, les femmes au milieu et les enfants par-dessus, comment les laver, les habiller, quelles sont les prières rituelles du prêtre et de quel repos on parle pour l'au-delà, quelle croix il faut dresser, à combien de bras, et quel nom y inscrire. Rien de tout cela. Chaque fosse commune a ses lois, et leur seul point commun est la hâte avec laquelle on les a creusées. Ce qui éloigne toute idée d'habitudes ancrées, car il n'existe aucune tradition de la hâte.

On inscrit des noms sur les tombes et on les décore pour ne pas oublier complètement ceux qui y reposent. Les fosses communes ont été faites pour que les morts que l'on y a jetés soient oubliés au plus vite. Les fosses communes sont la partie la plus coupable de l'histoire.

En partant du cœur de cette mort sans nom, j'ai dessiné sept cercles ayant pour centre Deir-ez-Zor. Dans l'espace qu'ils recouvrent, dont la plus vaste circonférence passe par Mamoura, Diarbekir et Mossoul, plus d'un million de personnes trouvèrent la mort, soit environ deux tiers de tous les morts du génocide arménien. Je savais qu'ils avaient été là-bas et que, de tous ceux qui entrèrent dans les cercles de la mort et qui ne furent ni islamisés, vendus comme esclaves ou distribués dans les harems, presque personne ne fut sauvé. N'importe qui pouvait mourir n'importe où. Il n'y a pas une famille arménienne au monde qui n'ait un membre disparu comme dans un tourbillon, dans les cercles de la mort. C'est ainsi que l'on peut prier au bord de n'importe quelle fosse commune en pensant qu'il s'y trouve un membre de notre famille. Rupen savait qu'il faisait quelque chose de bien. La mort était un refuge pour la situation humiliante des vivants, et les fosses communes étaient un refuge pour la situation gênante des morts. Mais il y avait une autre raison pour laquelle Krikor Ankout et les hommes valides avaient décidé de se dépêcher de sortir les

morts des tentes et de creuser les fosses communes. Quelques jours auparavant, ils avaient sorti d'une tente où vivait une famille nombreuse un mort sans visage. Ils regardèrent longuement ce cadavre aux joues rongées comme si des rats les avaient mordues. Mais il n'y avait pas de recoins dans le camp, si bien qu'il n'y avait pas non plus de rats. Tous avaient compris, mais personne ne dit un mot, ils ne jurèrent pas de se taire, sentant bien que personne ne serait capable de raconter une chose aussi atroce. Quand les signes de ce genre se multiplièrent, les hommes décidèrent d'examiner eux-mêmes les tentes, matin et soir, afin qu'aucun cadavre n'y restât trop longtemps.

Alors que les déportés étaient de plus en plus épuisés après des mois de fatigue et de faim, les soldats étaient toujours plus reposés, avec des détenus toujours plus faciles à garder et des haltes toujours plus fréquentes. Et ce qui accentuait la disparité, c'était qu'à mesure que les détenus étaient plus dévêtus et loqueteux, les uniformes des soldats étaient renouvelés, de plus en plus brillants, et leurs chevaux plus chamarrés.

Cette capacité de s'organiser, si inhabituelle pour un camp d'hommes loqueteux et presque mourants, pouvait être tolérée à Sebka, où il n'y avait que quelques milliers de tentes, mais elle aurait pu devenir dangereuse à Deir-ez-Zor, au cœur du septième cercle où les déportés se comptaient par dizaines de milliers. C'est pourquoi, un matin, le commandant fit savoir que tous les hommes de quinze à soixante ans devaient se réunir à l'extrémité du camp. On allait les envoyer faire des travaux de terrassement. Et ils auraient, bien sûr, à manger et de l'eau à boire. Ils sortirent des tentes et certains crurent que, du moment qu'on les envoyait travailler, c'est qu'on avait besoin d'eux et, par conséquent, qu'ils seraient épargnés. D'autres sortirent avec hésitation et seulement après que les sous-officiers les eurent menacés de venir les chercher dans leurs tentes, à cheval. D'autres, comme Rupen, se joignirent au groupe avec indifférence. Depuis qu'il était devenu chasseur d'anges, sans trop se soucier de leur couleur, seulement de leur chair filandreuse sous les plumes, Rupen s'était vidé de l'intérieur, il ne vivait que pour défendre ses enfants. C'est justement pourquoi, quand Sahag le suivit furtivement, estimant qu'à quatorze ans il pouvait être admis parmi les hommes, Rupen l'arrêta, lui flanqua deux paires de gifles qui ahurirent le garçon, mais eurent le don de le calmer.



Certains s'obstinèrent pourtant à rester cachés. Ainsi le mari de la femme de la tente voisine avec laquelle ils s'étaient liés d'amitié. À eux deux ils ne faisaient qu'un et chacun pouvait prendre l'aspect de l'autre. Assez grande, les hanches étroites et les seins assortis, la femme, vêtue d'habits masculins lors de la formation des convois, n'attirait pas l'attention des soldats et réussissait à échapper à ceux qui cherchaient des femmes. Et l'homme, mince, le visage glabre, les cheveux devenus longs dans cet état sauvage, s'habillait en femme, attendant, le coeur serré, les contrôles des tentes. Mais il n'y en eut pas. Quand les hommes furent rangés en colonnes, le chiffre de cinq cents sembla satisfaisant et on donna l'ordre de partir.

De toute façon, la part masculine des convois avait beaucoup diminué. Tout au long du trajet vers Deir-ez-Zor, les hommes furent les cibles privilégiées des raids. Par endroits d'ailleurs, pour éviter les erreurs, les convois étaient séparés, dès le départ, en hommes et femmes et les hommes étaient tués en route dans les embuscades des bandes de guerriers ou carrément par les soldats chargés de les garder. Ainsi, la plus grande partie des convois était constituée de femmes, d'enfants et de vieillards, ces derniers périssant presque tous, incapables de suivre le rythme de la marche jusqu'à Sebka. Certains convois, surtout ceux qui venaient de l'ouest, avaient fait près de mille kilomètres jusque-là.

Ces deux paires de gifles flanquées par son père sans colère mais avec désespoir furent le dernier souvenir que Sahag garda de Rupen Sheïtarian. Les hommes furent menés vers le sud, vers le désert de Syrie et fusillés. Et la mort revint, toute-puissante, s'étalant comme de la soie verte qui stagnait par-dessus le camp.

### *Deir-ez-Zor, le dernier cercle*

Le convoi était formé de silhouettes imprécises. Elles avaient l'air légères sous le souffle du vent, une compagnie d'oiseaux tombant au sol, non une colonne d'êtres humains. Les photos faites par des voyageurs étrangers qui avaient réussi à s'approcher des convois ou à photographier les malheureux à bout de forces restés sur le bord de la route en attendant la mort représentent surtout des enfants. Le chemin vers le septième cercle fut une sorte de croisade des

enfants. Qui subit le même sort que toutes les croisades dépourvues d'armes. Les enfants que l'on voit sur ces photos sont squelettiques, le corps est ratatiné, le ventre creux, les côtes surgissant comme des arcs d'acier par-dessus cette cavité, les bras et les jambes sont minces et secs comme des branches, les têtes d'une taille disproportionnée, comme les orbites, d'où les yeux ressortent ou bien sont enfoncés au fond de la tête. Les enfants regardent sans autre expression que celle de l'égarement, ils regardent comme d'une autre rive, ne tendent pas les mains, ne demandent rien. Dans leurs yeux il n'y a pas de haine, ils ont vécu trop peu pour comprendre et condamner. Il n'y a pas non plus de prière, car ils ont oublié ce qu'était la faim, il n'y a pas de tristesse, car ils n'ont pas vécu les joies de l'enfance, il n'y a pas d'oubli, car ils n'ont pas de souvenirs. Dans leurs yeux il y a le néant. Le néant, cette lucarne entrouverte sur l'autre monde.

Une femme qui s'effondrait condamnait aussi à mort son enfant. Le plus souvent, il restait au chevet de sa mère pour attendre la mort ensemble. Herminé remarqua avec terreur les rougeurs du typhus sur les joues de sa fille. En très peu de temps, les taches s'étalèrent, à cause de la chaleur étouffante. Herminé avançait en serrant sa fille contre son corps et en pleurant. Sahag voulut l'aider, mais sa mère ne le laissa pas s'approcher, pour le protéger de la contagion. Elle ne le touchait plus, elle se contentait de l'examiner dans son sommeil, le souffle coupé, par crainte de déceler les traces de la maladie. Parfois elle croyait, terrorisée, en avoir découvert. D'autres fois elle respirait, soulagée, ce n'étaient que des taches de poussière qui, humectée par la sueur, prenaient la couleur du sang séché. Elle s'abstint de l'embrasser quand il dormait, elle ne caressait que sa fillette sans se soucier de tomber malade elle aussi, et même exprès, car l'idée de la laisser partir dans l'autre monde sans y être accompagnée terrifiait Herminé, qui, ne sachant comment guérir son enfant, priait pour mourir avec elle.

La route de Sebka à Deir-ez-Zor fut la plus longue et la plus effroyable de toutes. Près de cent kilomètres de marche. Comme la chaleur extrême commençait à contrarier les soldats somnolant sur la selle de leurs chevaux auprès des convois qui se traînaient, les plantes des pieds brûlées par le sable, ils décidèrent d'avancer la nuit et, pendant la journée, ils s'installaient sur la berge du fleuve, là où, venant de l'eau, soufflait une brise un tant soit peu

rafraîchissante. Les quelques hommes qui restaient improvisaient des tentes pour s'abriter de la chaleur anéantissante. Certains perdaient la raison dans leur sommeil : ils tremblaient, se débattaient, et parfois il fallait leur asséner de grands coups pour qu'ils se réveillent et ne s'étouffent pas en dormant. D'autres perdaient la raison éveillés, ils s'en allaient, hagards, mais n'allaient pas bien loin, car, ne sachant plus se mettre à l'abri, ils tombaient vite sous les balles. Le camp était situé sur la rive droite de l'Euphrate. Cette fois, les tentes se comptaient par dizaines de milliers. Deir-ez-Zor était le dernier centre, vers l'est, là où l'on organisait encore ce genre de camps. À partir de Deir-ez-Zor il n'y avait plus de transit pour ce monde.

C'est pourquoi l'on ne donna plus rien à manger aux déportés. Comme la végétation était rare et que les hommes qui auraient pu chasser des bêtes attirées par les cadavres dans le désert étaient trop peu nombreux, la faim devint insupportable. Les corps étaient tellement épuisés que les maladies se propageaient très lentement, l'organisme n'avait même plus la force de les contracter. Les malades atteints du typhus n'avaient même plus de fièvre, parce qu'ils ne généraient plus d'anticorps. Devant la faim, toutes les autres maladies s'étaient retirées, la laissant mordre les ventres, tirer la peau sur les os et dessécher les entrailles.

Les incidents diminuaient d'autant. Après que la direction du camp eut découvert que Levon Chachian et son groupe organisaient non seulement des journaux vivants, portés par les orphelins d'un camp à l'autre, mais aussi un pauvre système d'approvisionnement en médicaments et nourriture, et, tout comme au camp de Sebka, des équipes parvenant à enterrer les cadavres au rythme de la mort, après donc que tout cela fut découvert, Levon Chachian fut sorti du camp et assassiné avec bestialité par le chef du camp, Zeki Pacha en personne. Toute forme d'organisation interne fut supprimée, faisant ainsi disparaître tout danger de révolte, selon les soldats, et le camp tomba dans un état de léthargie. La peur d'une révolte semblait, peut-être, injustifiée puisque les soldats étaient bien équipés, reposés jusqu'à l'ennui et armés jusqu'aux dents tandis que les déportés étaient de plus en plus squelettiques, plus loqueteux et plus hésitants dans l'ivresse de la mort. Mais les soldats éprouvaient bien ces craintes et les autorités d'Alep et de Deir-ez-Zor aussi. Les soldats avaient appris à combattre d'autres soldats et leurs armes avaient été

fabriquées pour être menaçantes vis-à-vis d'ennemis qui craignent la mort. On n'avait pas encore inventé d'armes contre ceux qui n'ont plus peur de rien. Épuisés et tenaillés par la faim, les déportés n'avaient pas conscience que précisément leur acceptation de la mort constituait leur force effrayante. Bien que ce pouvoir qu'était l'absence de peur de la mort ait augmenté à chaque nouveau cercle, ce chemin entre les sept cercles ne fut pas celui de la révolte. Le trajet des convois était plutôt une attente de la mort. Errant dans le camp, elle était devenue l'une des leurs, elle fut l'une des victimes des cercles de Deir-ez-Zor.

Et, à l'extérieur, elle ne se faisait entendre que sous forme d'un sourd murmure. Un voyageur allemand, qui parvint à voir de près les déportés de Deir-ez-Zor, fut profondément troublé, moins par les choses évidentes, visibles sur les photos dans toute leur horreur, que par un détail: dans cet endroit atroce, on ne voyait personne pleurer. Ou, plutôt, il ne vit pas ce qu'on entend habituellement par un être humain qui pleure, c'est-à-dire qu'il ne vit pas de larmes.

Ce n'est pourtant pas vrai que les gens ne pleuraient pas. Seulement, ils pleuraient autrement. Ceux qui avaient encore la force de rester assis se balançaient, les autres pleuraient les yeux grands ouverts sur le ciel. Mais ces pleurs étaient une sorte de gémissement ininterrompu et grave, qui, répété par des milliers de poitrines, résonnait comme une basse continue. Les pleurs n'étaient pas des traces sur les visages, mais un son. Cet unisson vibrant sans fin s'accordait si bien au milieu, retentissant sur le même ton que le mugissement du vent entre les dunes ou l'écoulement des eaux de l'Euphrate, que les pleurs ne cessèrent pas un instant tout le trajet jusqu'à l'arrivée des derniers convois de Deir-ez-Zor sur les plateaux où les déportés furent tués. Ces pleurs secs tenaient lieu de prière, de malédiction, de silence et aussi de témoignage, pour certains ils remplaçaient même le sommeil. Beaucoup s'endormaient pleurant ainsi, d'autres mouraient en pleurant et les pleurs continuaient de vibrer dans la poitrine raidie comme dans un tuyau d'orgue. J'ai entendu ces pleurs, quand grand-père Setrak se balançait dans sa chaise longue au jardin en murmurant, ou quand grand-père Garabet s'enfermait dans sa chambre et cessait de jouer du violon.

Au signal donné, les convois recommencèrent à se former. Une partie fut dirigée à l'est, vers Marat et Souvar. D'autres allèrent à l'ouest, prenant le chemin de Damas. Dans les deux directions, le dénouement était le même. Arrivés sur un plateau, que l'avant-garde jugeait convenir, les soldats s'éloignaient, puis encerclaient le convoi et tiraient de tous les côtés. Quand plus personne n'était debout, ils fixaient la baïonnette au canon de leur fusil, sortaient le yatagan et passaient sur les corps en tailladant, si bien que ce qui n'avait pas été exterminé par les balles était achevé à la lame. Les convois comptaient entre trois et cinq cents âmes. Leur sort était toujours le même, à cette différence près que les soldats laissaient parfois cette tâche aux Bédouins, se contentant d'inspecter à la fin, pour être sûrs que le travail avait été bien fait. Mais ici, parmi les humains, à mesure que les convois – une centaine de personnes chaque fois – étaient menés sur les plateaux transformés en lieux d'exécution, du côté de Souvar ou de Damas, d'autres convois venaient de l'ouest, descendant vers le dernier cercle de la mort. En ce mois de juillet 1916, des foules s'éloignaient, des foules arrivaient, et malgré ces allées et venues le camp de Deir-ez-Zor restait égal à lui-même, immobile. Les contrées environnantes étaient couvertes d'ossements. La dernière frontière avait été franchie. Les vivants s'offraient aux morts, faisant des ensevelissements la seule aptitude qui leur restait. Les morts s'offraient aux vivants, en leur tenant chaud comme des vêtements, pendant les nuits glaciales, et servant de communion à ceux que la faim avait rendus fous.

Dans *Le Livre des chuchotements*, chaque arôme, chaque couleur, chaque éclair de folie a son mage. Le guide des diverses contrées, le mage des cartes, ce fut Mikaël Noradounghian. Les autres l'entouraient, regardant, les yeux écarquillés, les continents s'aplanir sous ses mains. Mon grand-père restait assis, silencieux et plein de sagesse, rien d'autre ne prouvait aussi bien que les cartes qu'on pouvait trouver du sens, au-delà de la pagaille des temps. Anton Merzian oubliait de poser des questions et devant les cartes, où il y avait de la place pour tout le monde, il cessait de se disputer avec Krikor Minassian. Ștefănuță Ibrăileanu, Meguerditch Tchesslov, Agop Aslanian, Vrej Papazian, Ovanes Krikorian et tous les autres s'approchaient timidement en se laissant guider vers cette nouvelle Bethléem, où le salut se présentait sous forme d'une

carte. Sahag Sheïtanian regardait, comblé par cette merveille. C'étaient les seuls instants, où, les entrailles apaisées, il se réconciliait avec Youssef.